

Frédéric Parra

MAUX CROISES

Frédéric Parra est, en réalité, un pseudonyme utilisé par deux frères jumeaux, Alfred et Eric Parra. Ils l'utilisent pour écrire des histoires et participer à des anthologies.

Alfred est le rêveur du tandem, celui qui invente, imagine, spéculé. Il passerait son temps à rêvasser s'il en avait la possibilité. Il est comme un ballon gonflé à l'hélium. Il s'imaginerait très bien vivre dans la constellation d'Orion pour observer la nébuleuse à longueur de journée, voyager vers d'autres lieux inconnus, façon Star Trek, ou s'installer à Gattaca pour regarder décoller les fusées vers Titan. Il a un peu de mal avec la réalité et refuse de se lever avant 9 heures du matin.

Heureusement, Eric est là pour se charger des contingences matérielles et tenir la ficelle du ballon pour empêcher son jumeau de s'envoler : c'est lui qui se lève tôt le matin pour aller travailler. Il fait les courses, remplit le réfrigérateur, se charge du ménage. Côté écriture, il tape les histoires qu'Alfred invente et corrige la syntaxe et les coquilles que son frère laisserait passer. Il met son pragmatisme et son sérieux au service de la créativité d'Alfred.

Leur complémentarité a fini par payer car ils ont publié, ensemble, toujours sous le pseudonyme de Frédéric Parra, un roman policier aux éditions ELLA fin mars 2013. Il s'agit du tome I d'une série intitulée « Le secret des Carnutes » : Avant l'aube, une étoile.

Avant même d'abandonner la position horizontale qu'il avait adoptée la veille et qui permettait à tous ses organes d'occuper leurs cases respectives, Arkhadiusz Orefici était parfaitement conscient du fait que le passage à la verticale le conduirait sans détour au-dessus d'un trou de quelques centimètres de diamètre qui communiquait directement avec les entrailles de la Terre par le biais de canalisations cuivrées à l'épigastre insatiable. Afin de se rassurer sur l'état général de ses organes – qu'il avait mentalement classés dans une grille de A à Z et de 1 à 20 selon leur forme et leur prépondérance au sein de son système intime –, il entreprit de dresser un inventaire organisé à base de définitions plus personnelles que scientifiques.

Il balaya horizontalement le cœur, les poumons, le foie, la rate et leurs voisins les plus proches, puis il poursuivit verticalement avec l'estomac, l'œsophage, la prostate, les reins et bien d'autres encore qu'il croisa avec soin afin de préserver leur fonctionnement. Une fois toutes les lignes complétées, tous les organes imbriqués, toutes les combinaisons vérifiées, il remarqua que le nombre de cases noires nécessaires à la régulation de sa communauté intérieure avait augmenté de façon préoccupante, allant jusqu'à amputer certains organes d'une ou deux voyelles indispensables à leur équilibre. Dans certaines colonnes, des organes n'étaient plus que consonnes.

Jamais il n'avait eu à affronter un tel désordre dans son propre corps, une telle anarchie capable de le mener tout droit à une cellule de quarantaine avec une poignée d'anagrammes en révolte.

C'est donc avec la plus grande prudence qu'Orefici se redressa, ménageant l'agencement qui ne le satisfaisait guère mais qui, au moindre pas de travers, pouvait bien empirer, risquant de semer le chaos et de déclencher une guerre civile aux accents de bataille navale, le pancréas pouvant être coulé après huit bombardements successifs de B2 à B9 et la vessie laminée à la suite d'un habile pilonnage entre 14H et 14M.

Chaque déplacement furtif de pantoufle le long du couloir s'accompagnait d'un douloureux gargouillis, mouvement de troupe annonçant la capture d'une voyelle par les blanches ou la chute d'une consonne aux mains des noires. Le cœur tenait bon, encadré par deux poumons aux diphtongues solides mais, pendant qu'Orefici progressait en s'agrippant aux rayures de la tapisserie, il sentait ses formes l'abandonner, les genoux pliant sous la douleur et l'œsophage se tordant comme pour reproduire toutes les lettres tombées au combat.

Il n'avait plus que quelques mètres à parcourir avant d'atteindre les toilettes. Pour des raisons pratiques, il se mit à ramper sur le carrelage, ajoutant à la bataille qui se livrait en lui la vision cauchemardesque de carreaux noirs, commandos infiltrés qui semblaient venir appuyer au sol les garnisons intérieures en progressant entre les carreaux blancs du couloir, ses alliés du moment. Les coups de bélier involontaires des muscles de son pharynx – pour l'heure un maladroit *phrynx* –, accompagnés d'une salivation qu'il ne contrôlait plus, l'amènèrent enfin à la case finale de sa pénible avancée.

Dans un dernier effort, il se jeta dans la petite case des toilettes et se mit à détailler la répartition des carreaux. Par chance, la concentration des blancs dans cette partie de l'appartement était inhabituelle dans une surface aussi restreinte. Les noirs se voyaient réduits à quatre unités bien isolées les unes des autres, cantonnées derrière une bombe désodorisante ou écrasées par le poids de quelques rouleaux stratégiquement placés par Orefici, expert en